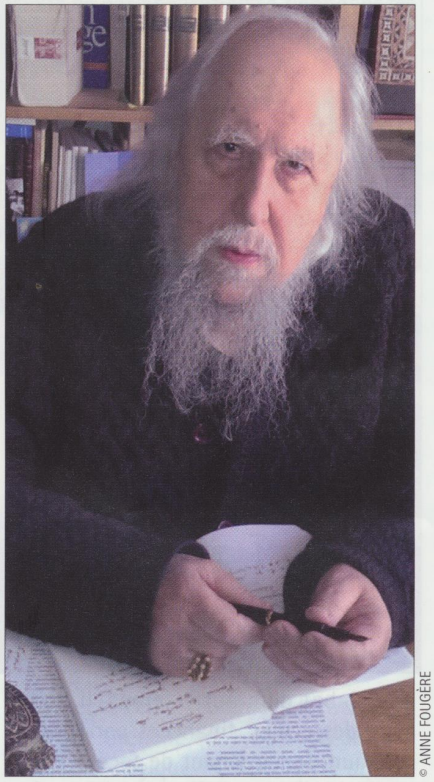
CLAUDE-HENRI ROCQUET

L'Œuvre d'une

Comment parler du premier tome du théâtre complet de Claude-Henri Rocquet ? C'est impossible ! Rien que la biographie qu'il livre en introduction est d'une richesse si étonnante qu'elle nécessiterait des développements anormaux. Par contre, elle donne des clefs aussi inattendues que nécessaires pour comprendre la démarche du poète qui traversa le monde du théâtre.

LE PREMIER TOME du *Théâtre complet** de Claude-Henri Rocquet, intitulé *Théâtre d'encre*, regroupe quatre pièces (*Le Livre des sept jardins, Pénélope, Tintagel, Le troisième ange*), un texte sur *Médée* et une introduction dans laquelle l'écrivain confesse son itinéraire. Qui croisa notamment celui de Lanza del Vasto dans sa jeunesse, et il en fut si impressionné qu'il lui consacra deux livres : *Lanza del Vasto, pèlerin, patriarche, poète* avec Anne Fougère, en 2003, chez Desclée De Brouwer et *Lanza del Vasto, serviteur de paix*, en 2011, chez L'Œuvre ainsi que des entretiens *Les facettes du cristal* récemment réédités par Le Bois d'Orion. Mais aussi, plus tard, le chemin théâtral de Jean-Luc Jeener. Il y a d'ailleurs un écho entre les deux hommes, chacun parlant de l'autre avec une discrète mais réelle admiration.

C'est Jean-Luc Jeener, dont on connaît l'honnêteté intellectuelle peu soucieuse de diplomatie, qui écrit dans son dernier livre sur le théâtre** que Claude-Henri Rocquet était *« l'un de nos plus grands poètes contemporains »*. Même si, aussitôt après, il ajoute que *« j'avais beau essayer de lui faire écrire une vraie pièce d'incarnation, poète il était, poète il demeurait... Et c'était à moi alors, puisque j'admirais son œuvre et que je trouvais qu'il y avait quelque chose d'essentiel à en sortir de m'efforcer de trouver dans ses pièces cette part d'incarnation qui y était cachée »*.



© ANNE FOUGÈRE

L'écoute de celui qui est au plus profond de soi, à l'insu de soi

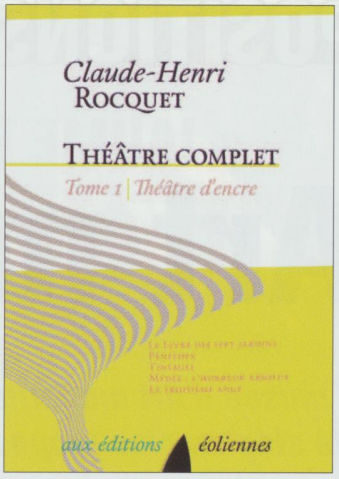
Et Claude-Henri Rocquet, dans les vingt-cinq pages qui sont la clef de lecture de son œuvre, n'hésite pas non plus à faire remonter sa naissance à l'écriture théâtrale à sa rencontre avec Jeener. Mais la source première de son écriture est bien plus profonde. Claude-Henri Rocquet se défend d'être un poète qui attache une trop grande importance à la musique des mots. Au contraire, ce qui dès le départ l'a attiré dans l'écriture a été *« le rayonnement invisible des mots, de leur alliance, de leur rencontre inouïe, soudain nécessaire, – c'est-à-dire, en cela, en cette rencontre, pour moi : l'essence de la poésie ; que je ne nommerai pas "musique", afin que l'on n'entende pas "musicalité, euphonie" »*.

Et celui qui peignit dans sa jeunesse, avait de nombreux amis peintres et enseigna à l'École nationale des arts décoratifs le dit sans tarder et sans détour : sa poésie s'inspire de la démarche picturale. Parce que les peintres sont des mystiques qui courent après une liberté intérieure à exprimer sur la toile.

Parallèlement, le personnage de théâtre (comme le sujet représenté sur la toile) prend vie au-delà des contingences et traits de caractère de l'auteur comme du comédien. Le personnage ne s'incline que devant le dieu qui a pour nom beauté tandis qu'interprètes et géniteurs doivent accepter de disparaître à son profit, de se sacrifier humblement. Écrire, dans cette perspective, est un acte de méditation destiné à *« dissiper un peu en soi l'obscurité »* avant de devenir, lorsque l'auteur mûrit, l'écoute de celui qui est au plus profond de soi à l'insu de soi. Autrement dit, une démarche proche de la prière, ou au

vie

par Pierre FRANÇOIS



moins de la méditation. Mais qui est complétée par un désir de partage. *« Exposer, pour le peintre, est surtout le moyen d'approfondir son œuvre, grâce au regard d'autrui. »* Et si, d'après les dires d'un peintre, *« il y a certains regards qui vous flanquent un tableau par terre »*, l'auteur, lui, *« attend, d'un esprit, l'attestation que son œuvre existe »*. Car son récit reste une suite de signes codés tant qu'un imaginaire ne se l'est pas approprié.

Et le théâtre là-dedans ? Il est le lieu *« du sentiment du sacré »* qui nous permet, au-delà de notre illégitimité à le fouler, de *« gifler la mort »* grâce au rire libérateur face à une comédie ou à une farce. Ce ne serait pas possible ailleurs, et de rappeler ces lieux dans lesquels on se sent mystérieusement serein ou angoissé et dont on apprend ensuite qu'ils furent en quelque sorte consacrés par une présence qui y a laissé son empreinte de vie ou de mort. Présence que l'acteur doit cultiver par exemple en apprenant à voir par telle partie de son corps ou à émettre une émotion par telle autre partie. Le premier théâtre, rappelle-t-il, c'est le sanctuaire de Lascaux dont les murs sont bien plus qu'un décor : un rythme, une musique, une harmonie visible qui est là pour faire vibrer des âmes qui pressentent déjà qu'elles sont plus que leur apparence corporelle.

Ce qu'éprouve le spectateur invité à monter sur une scène est du même ordre : il n'est plus simplement spectateur, il vit autre chose. Quant à l'auteur saisi par une *« hypnose créatrice »*, témoin privilégié d'un chant intérieur, il en est tellement peu le propriétaire que d'autres sauront le retranscrire pour tel ou tel média sans en altérer le fond. Qu'en est-il de l'auteur qui est également un de ses transcripteurs : le metteur en scène chef de troupe ? Il ne répond pas réellement, mais s'incline devant Molière, Shakespeare, Brecht, Lorca, Artaud. Et se souvient que seuls deux livres sont à consulter pour saisir la relation entre le texte et son interprétation : *La Poétique* d'Aristote et *Le Théâtre et son double* d'Artaud.

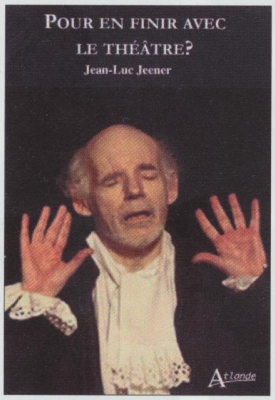
Se souvient encore comment il ressentit combien la lecture « accomplie » est la sublime forme du théâtre : rien pour distraire, que le texte dans sa pureté, auquel le comédien prête toute sa vie. Une vie située dans une époque et un milieu, car aucun texte n'est « invariable », tous sont même sujets à des influences apparemment mineures qui pourtant vont changer le sens de la pièce. C'est sans doute pour cela que Claude-Henri Rocquet se sent proche de Braque qui disait que *« le peintre ne fait pas ce qu'il veut, mais ce qu'il peut »*. Ainsi pour lui en matière d'écriture, mais sans oublier qu'il doit *« à la rencontre de Raymond Hermantier, puis de Jean-Luc Jeener, d'avoir écrit mes premières pièces, joué, mis en scène, lu en public. Je suis entré dans la famille du théâtre comme on découvre un pays qui deviendra le nôtre, ou qui l'était, sans que nous le sachions »*. Telle est la profession de foi par laquelle Claude-Henri Rocquet introduit son *Théâtre complet*. ■

* *Théâtre complet, tome I : Théâtre d'encre*, Claude-Henri Rocquet, aux éditions éoliennes, 300 pages, 26 €, fichiers numériques [impression à la demande].

** voir encadré ci-dessous.

Passionné, passionnant

Pour en finir avec le théâtre ? **est le dernier livre de Jean-Luc Jeener. Avec sa passion habituelle, il défend l'ensemble du monde théâtral et sa vision de l'incarnation comme nécessité première pour faire du bon théâtre. L'humour dont il fait preuve tout au long de l'ouvrage – même quand c'est sur le ton de la dérision – accroche le lecteur. Sa connaissance encyclopédique de la matière en fait un résumé indispensable pour comprendre les évolutions contemporaines, que l'on soit d'accord ou non avec ses prises de position, où un fait est un fait. Sa tendresse – qui n'est pas faiblesse – envers les comédiens et les auteurs rend bien compte de l'état de la profession.**



Son opuscule se dévore avec la même facilité qu'un roman policier ou de gare, la qualité de l'écriture en plus. Le style nerveux, le fond hyper documenté, la concision dont il fait preuve, une bonne foi qui ne peut jamais être prise en défaut sont autant de qualités qui rendent son livre plus qu'attrayant : indispensable.

Pour en finir avec le théâtre ?, **par Jean-Luc Jeener, éditions Atlande, 126 pages, 15 €.**